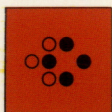


Bravoure

Emmanuel Carrère

Roman



P.O.L



Bravoure

DU MÊME AUTEUR

WERNER HERZOG, Edilig, 1982.

L'AMIE DU JAGUAR, Flammarion, 1983.

Emmanuel Carrère

Bravoure

roman

P.O.L
26, rue Jacob, Paris, 6^e

© P.O.L. éditeur, 1984
ISBN : 2-86744-023-8

Précédant le mouvement de son corps, son regard embrasse successivement la pénombre humide du couloir où il va pénétrer et, juste avant que la porte se referme, le spectacle de la rue qu'il vient de quitter, dont le lourd battant de chêne le sépare à présent. La maison n'abritant aucun mobilier et lui-même ne possédant plus rien, il n'a que son propre poids à y mouvoir, mais c'est assez pour l'épuiser : tout pèse davantage entre ces murs épais, à commencer par la porte dont il franchit de plus en plus rarement le seuil, chaque geste demande un effort, comme si la gravité était multipliée, l'attraction de la terre plus impérieuse en cet endroit précis de Londres.

Parfois, à peine entré, au lieu de gravir, en retenant son souffle court, la volée de marches qui s'amorce au fond du boyau et le conduit à sa penderie, il s'agenouille devant la porte, colle son œil à une fissure qu'il a repérée, regarde au-dehors. Ces séances de guet lui plaisent, du moins lui plaisaient-elles au début, malgré l'étroitesse de son champ de vision. C'est encore la meilleure manière pour lui de voir le monde : sans être vu, sans qu'on lui demande de s'y mêler, d'y tenir sa partie.

Tant qu'il est dans la rue, à découvert, cette partie consiste essentiellement à prévoir les modalités de son exclusion volontaire, les obstacles qui risquent de l'empê-

cher. Arpentant la chaussée à quelques mètres de la porte, il lui faut s'assurer que personne ne le verra la pousser, déplacer la planche qui a l'air clouée mais en réalité ne l'est pas et, bien que la venelle soit peu fréquentée, il arrive qu'il doive la longer deux ou trois fois, dans les deux sens, parce qu'il croise un passant devant sa retraite et qu'il doit donner le change en poursuivant son chemin. Quand l'importun s'est éloigné, il revient sur ses pas, vérifie que personne n'est en vue ni à portée d'oreille et, en hâte, retire la planche, puis la replace tout en poussant le battant. Il arrive aussi que le passant soit toujours là à son retour, le nez en l'air, en train de converser avec une personne de sa connaissance ou même d'examiner la façade, évaluant les dommages que doit subir cette demeure de maître laissée à l'abandon. Alors, il le dépasse de nouveau, évitant son regard, craignant que l'autre trouve quelque chose de suspect à ses allées et venues, à sa mine en général. Malgré ses efforts pour se persuader que ce caractère suspect, et par suite cette suspicion du passant, n'existent que dans son imagination, il sent peser sur son épaule le regard encore distrait, mais qui ne tardera pas à se fixer, à transmettre son rapport au cerveau qui donnera l'alerte, avant que lui, Polidori, ait pu disparaître, se soustraire comme on dérobe une pièce à conviction pour faire piétiner une enquête. Tout en pressant le pas, il se figure les retombées de cette information sans importance (un jeune homme vient de repasser, l'air coupable, devant la porte d'un immeuble condamné), son voyage dans les circonvolutions cérébrales de l'honnête promeneur : bien sûr, pense celui-ci, cet homme à l'air coupable qui vient de repasser sans raison apparente, flâne peut-être, comme je le fais moi-même, mais ce n'est pas un flâneur, il paraît, c'est paradoxal, beaucoup trop disponible pour avoir le loisir de flâner. Non, cet homme n'a rien à faire, mais il ne flâne pas. Il se cache, très probablement, il redoute le commerce de ses semblables, il n'a d'autre rapport avec eux que sa crainte de les voir stationner devant son terrier, lui interdisant d'entrer. Il n'est même pas exclu qu'une fois

à l'abri, il perce au moyen d'un vilebrequin de petits trous dans la paroi qui le protège afin de regarder avidement ce dont elle le protège.

Un jour, en s'engageant dans la rue pour rentrer chez lui, il a surpris un homme entre deux âges, aux allures de ruffian, un genou fléchi devant sa porte, dans une position absolument symétrique à celle qu'il adopte, lui, pour épier derrière cette porte. La fissure devait se trouver à hauteur de ses yeux. La sueur s'est alors glacée sur l'échine maigre de Polidori, bien qu'en vérité il n'ait couru aucun danger. La vision n'a d'ailleurs duré que quelques secondes car l'homme, qui venait d'extraire un gravillon de son soulier, s'est aussitôt redressé pour s'éloigner en sens inverse du sien. Mais il imagine que la même scène pourrait se produire alors que lui se trouve derrière la porte, l'œil collé à l'étroite fissure. Si le ruffian arrivait de côté (ce qui est évidemment le plus probable : on arpente plus souvent les rues en longueur qu'en largeur, surtout lorsqu'elles sont aussi étroites), s'il s'agenouillait brusquement, son œil pourrait surprendre celui de Polidori, aux aguets. La nuit suivante, il a rêvé de cet instant horrible où le regard d'un homme de l'extérieur décèle le sien, l'instant où ils se croisent. Réveillé par l'effroi, il a ouvert les yeux, ou plutôt un œil, selon son habitude : en soulevant une paupière, puis l'autre, il parvient généralement à éviter que ses yeux se mettent à danser la gigue dans ses orbites, comme il lui arrive de plus en plus souvent sous l'empire d'une émotion. Ouvrant un œil, il a vu un autre œil, un œil étranger, noir, presque collé au sien. Il n'a même pas crié, c'était comme d'être mort. Il était réveillé, le cauchemar continuait, il était mort, très bien. Sans ciller, calmement, il a fixé l'œil grand ouvert, si proche que son propre champ de vision pouvait à peine en inclure le blanc entourant la pupille dilatée. Jamais il n'a vu un œil d'aussi près. Puis, confiant dans l'immobilité cadavérique pour empêcher la gigue redoutée, il a ouvert l'autre œil, sûr de ce qu'il verrait : un œil symétrique, aussi proche, touchant presque le sien. Et en réalité, tout ce qu'il a vu, c'est la courbe d'une joue, la

joue de Teresa qui, depuis près d'une heure, le regardait dormir.

Teresa met dans la prostitution occasionnelle qui lui permet de survivre une sorte de gentillesse enfantine, un peu niaise, pense Polidori, et bien qu'elle soit contrainte de se plier aux caprices de ses clients, qui réclament des caresses moins innocentes, elle y ajoute souvent une mignardise de gamine, une agacerie mieux faite pour charmer un vieil oncle gâteau qu'un homme de peine sexuellement frustré. Elle n'a fait l'amour qu'une fois avec Polidori, depuis trois semaines qu'ils cohabitent dans la maison vide. Ni elle, dont c'est le gagne-pain, ni le jeune homme, que l'abus de l'opium et la haine de soi rendent impuissant, n'y tiennent tellement et ils n'ont pas renouvelé l'expérience. Mais elle garde pour lui les menues caresses que souvent ses clients refusent et, lorsqu'ils se trouvent ensemble, s'acharne à enrouler les boucles de ses cheveux autour des orteils de Polidori, ronger ses ongles ou encore exécuter ce qui semble être sa gâterie favorite, qu'elle appelle le baiser du papillon. Elle approche les paupières d'un point sensible de la peau, et bat plusieurs fois des cils, effleurant l'épiderme offert. Cette nuit-là, lasse de le voir dormir, ou bien pour l'arracher en douceur au mauvais rêve qui contractait son visage, elle a fait le baiser du papillon directement sur ses paupières, de sorte qu'en ouvrant l'œil, il n'a pu voir que son œil à elle, distant de la longueur des cils. Comprenant la situation, il a feint de n'avoir ouvert les yeux que par un mouvement réflexe et de ne pas s'être éveillé, pour éviter que Teresa poursuive ses gentilleses, ou bien, si elle a compris sa feinte, pour qu'elle comprenne aussi qu'il vaut mieux les interrompre. Quelques minutes après, prudemment, il a de nouveau soulevé une paupière et constaté que celle de Teresa, un peu éloignée de la sienne, était à présent fermée. Sa respiration chuintait. En d'autres temps, le goût de la symétrie aurait poussé Polidori à esquisser à son tour un baiser du papillon,

mais la symétrie n'a plus de sens maintenant entre ses yeux et des yeux étrangers. Ses yeux à lui ne sont faits que pour se dérober. Même contre son gré, ils fuient comme des animaux affolés. Ses oreilles sont faites pour enregistrer ce qui sort de la bouche des autres, non par sympathie ou curiosité, mais pour y déceler des menaces. Sa bouche pour verrouiller tout ce qui pourrait, sortant de lui, se frayer un accès jusqu'aux oreilles des autres, ses mains pour rester dans ses poches trouées, ou derrière son dos, ou pour écrire des pages que personne ne lira jamais, son sexe pour se recroqueviller dans sa culotte et, en général, toute sa personne pour se claquemurer dans un repaire pesant où ni les yeux, ni les bouches, ni les mains des autres ne peuvent l'atteindre. Il ne désire plus que cela : être hors d'atteinte.

C'est pourquoi, bien qu'il la sache aussi clandestine et apeurée que lui, la présence de Teresa lui pèse. Il supporte mal qu'elle le touche — ce qu'elle fait, non par sensualité, mais pour établir, si précaire soit-il, un lien d'intimité, de proximité au moins avec un être humain. Il la rabroue parce que ses mains sont moites, interdit qu'elle lui parle. S'il pouvait, il la chasserait. C'est elle pourtant qui, après l'avoir rencontré, prostré au bord de la Serpentine, lui a offert de partager son abri de fortune, mais cette considération de gratitude ne l'arrêterait pas. Il craint seulement, s'il lui dit de partir, qu'elle aille le dénoncer à d'autres vagabonds. De plus, c'est elle aussi qui veille à leur subsistance, rapporte chaque jour un quignon de pain, un broc d'eau fraîche, parfois un morceau de fromage ou de lard. Et, maintenant qu'il ne sort presque plus, elle va chercher le laudanum dont il ne peut se passer chez l'apothicaire manchot à qui, lorsqu'il était médecin, il a évité la prison, peut-être la corde, en témoignant pour lui dans une affaire d'empoisonnement ; depuis, l'autre accepte de le fournir gratuitement et c'est même, pour cette raison, la seule personne avec qui Polidori reste encore en relation.

Il paye de tels services en tolérant la présence craintive de Teresa, en acceptant qu'elle partage la paillasse — qui,

bien entendu, est à elle. Il doit être mystérieux et séduisant aux yeux de cette pauvre de dix-sept ans, gracile du haut et forte du bas, à la peau marbrée de taches rougeâtres. Il se demande parfois ce qu'elle peut bien se figurer à son sujet mais, lui qui pourtant s'y est complu toute sa vie, se lasse vite de ces hypothèses. Elle peut le prendre pour un jeune homme de grande famille blessé par un chagrin d'amour, pour un prisonnier évadé ou simplement pour un vagabond, peu importe à présent quelle image de lui se reflète dans ces yeux toujours embués, implorants. Elle n'est qu'un poids de plus, justifié par une certaine utilité pratique, un peu comme le fait de porter des vêtements, deux ou trois livres d'étoffes et de peaux étrangères qui sont à la fois un confort et une entrave — parfois un plaisir de vanité, mais il n'en est bien sûr pas question dans le cas de la pauvre Teresa.

Tout pèse à Polidori, à l'intérieur et à l'extérieur de lui-même. Vingt-quatre ans de vie morte l'accablent, qu'en y réfléchissant il divise ainsi : vingt ans, ou presque, de promesses. Non pas de bonheur, il n'en a jamais connu, mais d'aspirations, de confiance même. Il a été une sorte d'enfant prodige, ses sœurs l'admiraient, il dessinait à ravir. A dix-neuf ans, sa thèse sur le somnambulisme lui a valu d'être le plus jeune médecin diplômé par l'Université d'Edimbourg. C'est depuis quatre ans que tout s'est mis à tourner mal. Depuis son premier départ d'Angleterre, à la suite de Lord Byron, sa vie n'a été qu'un effondrement lent, précis, une suite d'échecs, une catastrophe en somme et une catastrophe déjà consommée. Ces vingt-quatre années ont déroulé leur trame de malignité d'abord sournoise, puis ouverte, afin de le conduire là, à ce refuge clandestin de Soho, à cette paillasse gluante qu'il partage, abruti par l'opium, avec une putain laide et bien intentionnée. S'il arrivait au moins à se prendre pour un paria, un être différent, un génie méconnu ! Mais non, il n'est qu'un raté ordinaire, poussé vers une déchéance anonyme par la médiocrité de ses dons et, un peu quand même, par la hauteur de ses ambitions, un malheureux garçon comme il

y en a des centaines qui, chaque nuit, battent le pavé de Londres en quête d'un logis, d'une provisoire planche de salut. Déjà, il est trop tard pour eux. Polidori, qui craint les hommes en général, méprise par-dessus tout ceux qui lui ressemblent. Le peu qui reste de lui, de l'image qu'à dix-huit ans il s'est formée de lui, interdit qu'il pactise avec d'autres déclassés, fréquente les tavernes où l'on évoque comme des fantômes, ou des enfants mort-nés, le talent de musicien qu'a dilapidé l'un, les promesses de poète que n'a pas tenues l'autre, les rêves de gloire imprécis du troisième. Au moins, jusqu'au bout, Polidori sera seul. Ou, au pire, encombré d'une Teresa qui n'a rien de commun avec lui.

De même échoue-t-il à ranimer l'illusion exténuée d'avoir touché le fond et d'en être par conséquent au moment de sa vie où il lui revient de donner un vigoureux coup de pied et de remonter à la surface. Il sait bien que c'est une illusion, parce qu'elle a trop servi, que plusieurs fois déjà il a tâché de s'exalter ainsi, sans succès (sans succès dans l'ordre des réalisations extérieures, bien sûr, mais aussi dans l'ordre de l'exaltation que ce rêve était censé lui procurer). Et, davantage encore que dans le passé, le fond où il a coulé ne se présente pas comme une surface solide et fiable, mais comme un sable mouvant où le pied glisse, s'enfonce au lieu de le propulser vers le haut.

C'est pourquoi Polidori ne rêve même plus. Il sait que cette maison est son dernier refuge, qu'après ce sera fini. Il sait aussi que l'un des aspects les plus pernicieux de sa catastrophe privée est sa médiocre disposition aux actes désespérés. Plusieurs fois, depuis l'âge de vingt ans, il a dressé l'inventaire lucide, pas même forcé par l'amertume, de ce qui le retenait à la vie, et toujours il est arrivé aux conclusions qui s'imposent maintenant avec une acuité renforcée, d'ailleurs inutile. Médecin raté, radié de l'ordre, joueur malchanceux, dramaturge sans œuvre, ridiculisé dans le monde littéraire où il a rêvé de faire carrière, pauvre, sans amis, trop honteux pour demander le secours d'une famille qui le croit mort, il n'a rien, vraiment plus

rien à perdre. Ni rien non plus à gagner, quoi qu'il fasse il est trop tard.

Il a voulu se suicider pour la première fois à son retour en Angleterre, trois ans plus tôt, après avoir découvert le sort fait à son *Vampire* par l'éditeur Colburn et à ses prétentions littéraires par Mary Shelley, dans la préface de *Frankenstein*. Après de longues hésitations, son choix s'était porté sur le pistolet. Derrière son comptoir, l'armurier l'avait regardé approcher, un œil fermé, l'autre écarquillé, malgré la crispation de son orbite, sous une loupe d'horloger dont il se servait comme monocle, apparemment pour y voir de loin. Il était très vieux, très frêle, et même un jeune homme aussi chétif que Polidori aurait pu l'assommer d'une pichenette. Polidori pensa alors que, s'il était résolu à mourir, rien ne l'empêchait de voler le pistolet au lieu de l'acheter. Il n'en avait pas besoin, il lui restait bien assez pour cette dernière emplette, mais il s'avisait soudain que, de toute sa vie, lui qui rêvait d'aventures, de risques, d'émotions fortes et réprouvées par la morale, il n'avait jamais volé, jamais fait tort d'un sou à personne (il devait se rattraper par la suite, mais poussé par la misère et sans aucun panache). Au moins, avant de mourir, pour mourir, il pouvait s'offrir ce luxe. Cinquante centimètres à peine le séparaient du vieil homme qui, la distance s'étant réduite, avait remplacé sa loupe par une autre, extirpée d'un coffret sans que Polidori puisse comprendre comment, presque aveugle, il parvenait à choisir si prestement la lentille convenant à chaque circonstance.

L'idée du vol lui étant venue au moment où il franchissait le seuil de la boutique, Polidori n'avait pas eu le temps de préparer une phrase, de la retourner dans sa tête, de la prononcer à voix haute, se sachant seul, pour en apprécier l'effet (chaque fois qu'il faisait cela, une fois la phrase lâchée, il jetait autour de lui des regards affolés, s'attendant à surprendre quelque témoin hilare). Les deux mains posées à plat sur le comptoir, s'efforçant de réprimer leur tremblement, il voulut dire : « Donnez-moi un pisto-

let » avec suffisamment de fermeté courtoise pour que l'armurier comprenne qu'il s'agissait de le donner, non de le vendre, et qu'il valait mieux pour lui ne pas discuter avec un homme aussi déterminé. Mais, aussi inévitablement que s'il avait longuement préparé, et donc usé, sa phrase, ce fut une autre qui sortit de sa bouche. Il dit : « Je voudrais un pistolet » et, s'entendant parler, il eut envie de pleurer. Sa vie, à ce moment, lui parut suspendue, non plus à sa propre décision de se tuer, mais au fait qu'il achèterait ou volerait le pistolet et, d'une certaine façon, s'il parvenait à le voler, ce ne serait plus la peine de se suicider : ainsi aurait-il accompli un acte positif et pourrait-il en tirer des augures favorables pour la suite. Déjà, au moins, il n'avait pas dit : « Je voudrais acheter un pistolet ».

« Bien sûr, monsieur, dit l'armurier, des pistolets, nous n'en manquons pas. Avez-vous une marque de préférence ? »

Toute la conscience de Polidori s'était concentrée sur le fait qu'il ne fallait pas répondre, que s'il répondait une conversation s'engagerait, à l'issue de laquelle il finirait par acheter le pistolet. Mais, en même temps qu'elle se mobilisait autour de cet impératif, une autre pensée grignotait. Il se demanda — et au moment où il se le demanda, il comprit que l'affaire tournait mal — s'il avait oui ou non une marque de préférence. Non, bien sûr, il ne connaissait rien aux pistolets, tout ce qu'il savait de leur maniement, il le tenait de Lord Byron. Lui s'y connaissait, lui avait des marques de préférence et adorait dissenter sur ce sujet. Lui était un grand poète et un grand amateur de pistolets — bien entendu, il affectait de tirer vanité de ce trait-là de son caractère. En un éclair, Polidori se rappela une conversation, à Diodati : Byron, justement, avait comparé plusieurs marques, sans se soucier de ce que le sujet n'intéressait aucun de ses interlocuteurs, ni Shelley qui, l'écoutant pérorer, souriait affectueusement, indifférent aux pistolets mais charmé par l'entrain de son ami, ni Mary, ennuyée, ni lui-même, Polidori qui, pourtant, avait jugé bon, par crainte et par plaisir d'entendre sa propre

voix, de contredire Byron en défendant âprement une marque dont, bien sûr, il ignorait tout. « Ah, s'était exclamé Byron, si Polly est un adepte du Brewer, je n'ai plus rien à dire. » Et maintenant, il répondait à l'armurier, timidement :

« Un Brewer, peut-être...

— Je vois que monsieur est un connaisseur », dit le vieillard en changeant encore une fois de loupe et, au lieu de le prendre par les épaules, de le secouer, de fracasser la vitrine et d'y ramasser n'importe quelle arme, au hasard, Polidori ne put empêcher son esprit d'examiner la question suivante : les Brewer étaient-ils ou non de bons pistolets ? Était-ce Byron qui, en réalité, n'y entendait rien, ou l'armurier qui, en négociant poli, s'émerveillait systématiquement de la compétence de ses clients, même s'ils lui réclamaient des pistolets à bouchon pour aller chasser le cerf ? Finalement, il sortit de la boutique, le Brewer joliment empaqueté sous le bras. Il avait coûté les deux tiers de ce qui lui restait en poche. C'était une arme de luxe, bien finie, et bien qu'il ne l'ait jamais utilisée, il fut peiné quand, un mois plus tard, on la lui vola avec ses bagages dans une auberge du Sussex, dont le patron l'exaspéra en observant qu'il fallait être singulièrement malchanceux pour se faire détrousser dans une maison où jamais une chose pareille n'était arrivée. Il le répéta au moins trois fois.

Car il ne s'était pas suicidé, bien sûr. Il ne l'aurait pas fait s'il avait eu le courage de voler le pistolet. Ne l'ayant pas eu, ses raisons de se brûler la cervelle avec en étaient augmentées. Il se méprisait davantage encore mais, en même temps, il lui répugnait d'en finir avec le secours d'un objet qui symbolisait trop bien toutes ses raisons pour le faire. Une telle procédure aurait pourtant été logique, esthétique même, mais au fond il voulait se donner encore une chance et par suite, avant qu'on ne le lui vole, il avait chargé le pistolet de représenter cette dernière chance et non sa vanité. Muni d'une telle arme, il pouvait, s'il voulait, retourner chez l'armurier, exiger sous la menace

qu'il lui remit la caisse — mais, en y pensant, il imagina la tête des policiers devant la déposition bredouillante du vieillard : « Il m'a attaqué avec un pistolet qu'il avait acheté la veille, bien poliment, et au comptant... », et l'idée de passer aux yeux de ces pandores pour un débutant indécis, menu fretin ne méritant même pas d'être pourchassé, cette idée le fit renoncer. Il pouvait aussi rançonner n'importe qui, dans la rue, ou bien suivre Lord Byron ou la perfide Mary, les rejoindre en Europe pour les tuer, se venger de toutes les humiliations reçues, ou encore se venger de tout, sans discernement, tuer quelques passants avant de se tuer lui-même, et bien entendu, il ne fit rien de tout cela, il apprit seulement qu'il ne suffisait pas de n'avoir rien à perdre pour adopter la conduite logique d'un désespéré. Désespéré, il l'était, mais n'en tirait même pas les quelques avantages que pourrait procurer cet état : l'indifférence, le courage, le mépris de la mort et surtout de la vie.

Autrefois, lorsqu'il souffrait trop, il parvenait encore à se leurrer, à occuper son esprit si prompt à battre la campagne en composant l'image d'un Polidori futur, riche, célèbre, apaisé qui, parfois, repensait aux divers Polidori antérieurs avec une affectueuse ironie. Quand il avait vingt ans, quand les hôtes de Diodati le raillaient et que lui-même ne pouvait penser à sa tragédie en chantier sans une rage moqueuse, il se représentait ce Polidori de vingt-cinq ans dont l'étoile faisait pâlir celle de Byron lui-même, ce Polidori dont les tragédies avaient été applaudies, les poèmes publiés et lus avec avidité, et ce Polidori aimé des dieux se rappelait les efforts que lui avait coûtés la première tragédie, le découragement qui s'emparait de lui parce qu'elle n'avancait pas. Étais-je bête, à cette époque, se disait-il en humant un verre de sherry, et l'arôme de ce sherry futur, la conviction, l'assurance du prospère buveur finissaient par emporter un instant celles du jeune homme qui, à cette époque-là, justement, était si bête. Il reprenait

confiance, raisonnait son désespoir. La chrysalide, après tout, n'espère sans doute pas devenir papillon et le devient pourtant.

Mais, petit à petit, le destin de ce Polidori à éclore s'était fourvoyé, puis interrompu d'un seul coup. D'abord, le fossé des années qui l'en séparait s'amenuisant, un Polidori comblé à vingt-cinq ans était devenu de plus en plus improbable et il avait fallu repousser l'échéance, comme une femme coquette qui, à quarante ans, se résigne à vieillir, mettons de cinq ans d'un seul coup, à en avouer non plus vingt-cinq, mais trente (elle découvre alors qu'elle en a quarante-cinq et meurt de chagrin). Le mythique Polidori heureux avait vieilli de cette manière, par secousses périodiques, et, à supposer que Polidori l'empêtré vécût vieux, il lui faudrait un jour, pensait-il, imaginer son double et son aîné sous les traits d'un barbon bienveillant, tirant sa sérénité de la fuite de ses illusions et non de leur accomplissement. C'était impossible et, plutôt que d'accuser son âge, le double devait de toute manière mourir, ce qu'il fit au terme d'une agonie sordide. L'étoile qui le guidait, lui faisant espérer que les chemins étroits où il se blessait conduisaient tout de même à la gloire et au bonheur, cette étoile s'éteignit après quelques clignotements pathétiques et emporta dans sa zone d'ombre l'une des deux métaphores auxquelles Polidori recourait pour s'expliquer son histoire. L'autre, qui n'était pas stellaire, mais spéculaire, aquatique et susceptible de variantes assez confuses, mettait en scène un miroir déformant comme il en avait vu dans un parc d'attraction, à Brême, où l'on montrait aussi d'étonnants automates.

Selon Polidori, son aimable double de vingt-cinq ans était le vrai et lui-même, le malheureux, son reflet grimacier. Il avait longtemps espéré que le miroir dans les profondeurs duquel il s'agitait, allait et venait comme dans une cage, finirait un jour par renvoyer fidèlement l'image du héros campé devant lui, à la manière d'un plan d'eau qui, un moment troublé par la chute d'une pierre, revient à l'immobilité et reflète les formes penchées sur lui, les

Au début de l'été 1816 — un été pourri —, le hasard réunit au bord du lac de Genève Lord Byron, son médecin Polidori, Percy Bysshe Shelley et sa femme Mary. Pour divertir la compagnie, Byron proposa que chacun écrivît un récit terrifiant. Ce pari, une série de conversations nocturnes et un cauchemar inspirèrent à Mary Shelley son roman *Frankenstein*.

Cette anecdote d'histoire littéraire, et un jeu de société dont les règles se trouvent exposées à la page 130, forment le point de départ de *Bravoure*. Pour connaître le point d'arrivée, le mieux est encore de retourner le livre et de commencer à la première page.



9 782867 440236

Couverture : « La guerre des nerfs »,
par Jean-Philippe Domecq. Huile sur toile.
Maquette : Jean-Pierre Reissner.

ISBN : 2-86744-023-8

F1 0025-84-IX

83,00 FF